

Jean-Pierre C., cordonnier et sonneur

Autor(en): **D., Jean / R., Jaques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 13

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UN BEAU JOUR

Il y eut hier, 25 mars, soixante-quinze ans que les cloches du pays de Vaud sonnèrent pour la dernière fois la fête de l'Annonciation, ou jour de la Dame.

Une foule de souvenirs riants et un peu grotesques, se rattachent au nom de la bonne fête. Car elle était populaire, la fête de la Dame, et si populaire qu'elle avait passé dans les mœurs. Or, qui dit popularité dit bigarrure, et même quelque chose de plus.

L'élément rustique y dominait. Par tradition, les populations foraines se déversaient sur la capitale. A côté du froufrou citadin, la bonhomie campagnarde.

Pour en sentir toute la couleur, dit un chroniqueur, il faut se reporter bien loin en arrière, avant les chemins de fer, avant la vapeur, avant la lumière électrique, avant le télégraphe, comme avant tous les changements qui ont fait de Lausanne ce que nous le voyons aujourd'hui, — au temps enfin où les distances se comptaient par lieues, les lieues par des heures, — et où l'on se tenait pour content d'avoir vu la capitale une fois dans sa vie.

Mais le jour de la Dame, on aurait dit un pèlerinage, tant on y venait de plusieurs lieues à la ronde.

Les paysannes apportaient leurs pepins de courge pour les faire balancer par la grande cloche de la cathédrale pendant qu'elle sonnait midi, ce qui dans leur idée devait donner de la vertu à cette semence, et par là augmenter le volume de ce produit de leurs terres.

C'était surtout à partir de onze heures que la campagne faisait irruption dans la ville. Sur toutes les grandes routes, de lourds chars à bannes convergeant vers la capitale, se succédaient à la file, pêle-mêle avec des groupes de piétons, de femmes endimanchées, le panier au bras, un chapeau de paille planté d'aplomb sur leur coiffe blanche ; de fillettes que la nouveauté de la course gonflait d'aise, cheminant plusieurs ensemble d'un pas égal, cadencé, rouges de plaisir et de hâte ; de garçons en veste de milaine, prenant à grandes enjambées l'avance sur tous les autres.

En arrivant, les attelages remisés dans les auberges de barrière, on flânait dans les rues, en ayant soin toutefois de ne pas perdre de vue la cathédrale qui était comme un point de repère, et vers laquelle on se portait lentement par bandes, en tenant toute la largeur de la rue.

Tous ces gens, le nez en l'air, défilaient dans un grand silence, coupé seulement par des exclamations à peu près toujours les mêmes :

— De ma vie et de mes jours !... Vois-tu voir un peu que c'est beau !

Ou bien encore celles que leur arrachaient la vue et le nombre des cheminées :

— En voilà-t'il ? Dis-donc, Louise, compte-les voir, si tu peux. Bien content si j'avais autant de batz qu'il y a de cheminées à Lausanne !...

En musant ainsi on finissait par arriver à la Cité, sous les grands arbres.

Toute l'animation de la ville se portait là-haut. On y voyait des collégiens, des étudiants, des badauds, les gamins des rues, la populace, tous ceux que la cohue excite et pour qui la bousculade est un plaisir. Cette foule et ce mouvement apportaient un rayon de gaieté dans le vieux quartier d'ordinaire si mélancolique. Il semblait rajeunir et sourire au souffle de cette folie.

Le plus beau, c'était quand on montait au clocher ouvert ce jour-là au public, un affolement, des poussées terribles, — on s'étouffait.

Au fait, on venait pour cela. Personne ne reculait, et les femmes moins que les autres. Pas ne devait être dit que leurs pepins de courge eussent fait inutilement le voyage de Lausanne. Aussi que de sachets de graines ont fait l'ascension du beffroi, qui sans la gloriole des ménagères ne seraient pas sortis du tiroir où depuis l'automne précédent ils reposaient en compagnie de toutes les semences des jardins. C'est pourquoi on s'engouffrait dans la tour avec d'autant plus d'énergie qu'avec ces émotions-là, on savait qu'on en aurait pour huit jours à raconter. Les coudes au corps, le jarret tendu, on se mettait à la file... et en avant...

On poussait, on s'écrasait, on criait. Plusieurs même, soulevés, portés, sans qu'ils eussent pu dire comment, arrivaient ahuris au sommet par la seule impulsion de ce flot montant. Et c'était miracle que personne n'eût les os rompus.

Comme on était monté, on redescendait, étouffé, bousculé, meurtri. Ces sorties en masse avaient l'impétuosité d'un torrent. A vrai dire, quand on touchait de nouveau le sol, on en avait assez. Les hommes se secouaient, les femmes et les filles rajustaient leurs coiffes et leurs fichus — et sans s'attarder, les villageois ayant à cœur de faire leur tour de ville, allaient s'éparpillant dans toutes les directions.

Pendant le reste du jour, les rues pleines de peuple avaient un air d'après-midi de foire. Je vois encore les hommes, la pipe à la bouche, les bandes de femmes, faisant et refaisant d'un endroit à l'autre vingt fois le même tour ; et les longues stations bêtes devant les boutiques des pâtisseries, les haltes contemplatives sous les enseignes des auberges, — la flâne, en un mot, avec les repas grignotés en commun sur les bancs des promenades ; puis la terreur de ceux qui s'égreuaient en chemin, s'effrayaient et couraient, pensant être perdus, — et les rires des citadins que ces frayeurs divertissaient.

Embarrassant. — Il fait une bise du diable ; une seule place reste libre à l'intérieur du tram. Un gros monsieur arrive. Il reste indécis devant deux dames qui se carrent, les jupes étalées.

L'une d'elles, d'un ton grognon et sans se reculer :

— Vous n'avez pas de quoi vous asseoir, monsieur ?

— Si fait, si fait, madame, mais je ne sais vraiment où le mettre.

JEAN-PIERRE C., CORDONNIER

ET SONNEUR

En 1696 vivait à Lausanne, au quartier de la Cité, un cordonnier du nom de Jean-Pierre C. Nous ne savons rien de lui, sinon qu'il était le sonneur de la cathédrale et que sa femme ne l'aimait guère. Ne se montrait-il pas lui-même le meilleur des époux ? Mystère. Quoi qu'il en soit, un beau jour de printemps, en revenant peut-être de sonner le couvre-feu, il ne retrouva plus sa femme au logis. Elle ne reparut ni le lendemain, ni le surlendemain, ni les jours suivants. L'ayant vainement cherchée à Lausanne, il écrit à ses parents à elle, à Aigle et aux Ormonts, pensant qu'ils en auraient des nouvelles. Hélas ! eux non plus n'ont pas revu l'infidèle. Ils s'efforcent de consoler l'infortuné mari dans des billets que nous passe un ami du *Conteur* et qui, avec leurs nuances de ton, sont assez curieux.

L'un de ces messagers émane d'un notaire d'Ormont-Dessous. L'adresse en est rédigée comme suit :

« La présente soit remise au S^r Jean-Pierre C..., M^{re} cordonnier et sonneur du grand Temple, à Lausanne. »

En voici le contenu :

« D'Ormont dessous le 10 juin 1696.

» Mons^r,

» Votre belle mere est venue ce matin aupres de moy et ma di qu'elle avoit fait le tour et recherché par tous les endroits où elle s'est pu imaginer que sa fille vostre femme pouvoit estre. Elle n'en a perceu aucune nouvelle ni personne qui l'aye veu passer. Je n'ay voulu manquer de vous en avertir. Nous ne laissons pas que de garder nostre part du chagrin que cette personne vous cause, qui produit sans doute un regret jusqu'à l'ame comme estant une partie de vous mêmes. Vous agirés dans cette affaire comme il vous semblera ; de nostre cotté nous tâcherons de nous en enquerer et vous en avertir. Nous ne pouvons faire autre que de prier le Tout-Puissant qu'il vous conduise et qu'il face reussir la chose en bien, afin qu'à l'avenir vous ayé autant de plaisir comme vous avez présentement d'inquiétude, finissant en vous assurant de mes regrets, comme estant

» Vostre affectionné serviteur
D..., not. »

Un peu froid avec ses phrases, le tabellion d'Ormont-dessous, tout affectionné qu'il se dise. Il y a plus de cœur dans les simples lignes suivantes :

« D'Aigle, ce 16^e Juin 1696.

» Mon tres cher neveu,

» Ayant receu la vostre du 15 du courant, m'estonnant grandement et suis fort fâché de l'accident qu'il vous est arrivé en ce que ma niepee vous aye abandonné et quitté de quoy l'en suis fort mari et ma sœur vostre belle mere aussi ; priants Dieu qu'il vous donne bonne confiance, et qu'il vous console dans vostre regrets.

Et pour réponse ie vous dit pour verité que nous n'avons ny moy ni mes gens aucunement point veu ny apperceu la dite ma niepce vostre femme rière ces quartiers icy ny ailleurs, ny aucune nouvelle d'elle. Au reste nous vous saluons comme aussi vos pere et mere, et sœurs; et vostre beau pere et belle mere vous saluent aussi. Je vous suis et demeure quant à moy.

» vostre très humble serviteur et oncle
Jean D...
et Jaques R...
vostre beau pere. »

ONNA TENABLLIA DE MUNICIPALITA

F OUDRAI pas crâire que l'è tot plliési d'ître municipau. Se dâi iâdzo lâi a dâi galé moimeint quemet quand ie sant invitâ ao dinâ de l'abbayî ao bin de la vesita d'église, lâi a tot parâi dâi erodîo quart d'hâore à passâ, d'âi coup que l'âi a. Ah! quecha, allâ pi! Et quand faut fère on discou, n'è pardieu pas tant quemoudo, principalement po no z'altro qu'on è dâi payisan de la campagne et qu'on n'a pas atant de niaffa que lè minna mor de la vela. Faut ître d'attaque, vo dio, et pu avâi de la tita, por cein que dâi iâdzo que lâi a, l'è pardieu rido d'èfecito de comprendre bin adrâi ti lè mot bètors que lè lois l'ant ao dzo de vouâ. Faut savâi que l'è qu'on *budget* que l'è dan oquie quemet lè *dis commandements* qu'on lièsâi dein mon dzouvenio teimps ao pridzo, oquie qu'on fâ bin d'accutâ ma qu'on pâo pas fère tot cein que dit.

Dan, on coup, la Municipalità de Mollie-Tsausson que l'avâi ètâ tota renovalâie âi vôte, por cein que lè vilhio ètant pas revegnâ, ie dève-sâve dau *budget* et, ma lâi, lâi avâi bin de cliiau novî municipau que ne savant pas fenameint cein que l'ètâi. L'è lo bossi que l'avâi fè, — ètâi-te pas payî po fère clli l'ovràdzo — et lo syndico lau dit dinse :

— Vo z'âi oîu bin adrâi, lâi arâi sti an que vint on *déficit*, d'onna ceintanna de franc. S'agit de savâi cein qu'on vâo ein fère. Que peins-tô de cein, Abram, tè que t'i lo premi municipau?

— Mè, que dit Abram, crâio que lo mî l'è de plliessi clli *déficit* à la Banca, tant qu'à qu'on ein ausse fauta.

— T'i pas tot fou! que fâ lo syndico, îte-vo ti d'accô.

— Pas mè, que repônd Bourdieu,

— Eh bin, que vâo-to qu'on ein fasse?

— Mè! que fâ dinse Bourdieu, ie su d'avis qu'on farâi bin mî de lo partadzî eintre noutrè trâi régent, que sant adf à se pllièndre que sant pas prau payî. Sarant omète conteint on iâdzo.

MARG A LOUIS.

Minauderies. — Combien d'années, Monsieur, me donnez-vous? minaudait une vieille dame.

— Oh! Madame,... est-il bien besoin de vous en donner encore?

ON A BIEN L'TEMPS!

CHANSON

J EAN-LOUIS, le temps menace,
Faut ramasser notre foin;
On n'en a pas une masse,
Tu dois soigner notre bien...
— Les nuages vont de bise,
Le soleil luit par moment:
On a l'temps, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps!

Jean-Louis, et cette note
A payer au cordonnier
Pour les souliers de Charlotte?
Il ne faut plus renvoyer...
— On ne fait pas à sa guise
Chez nous autres paysans.
On a l'temps, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps:

Jean-Louis, pour la cuisine

Demain, achète un bidon,

Et peut-être une terrine,

A la foire de Moudon...

— Avant tout faut que j'te dise,

J'achète un tonneau d'Aclens:

Pour l'bidon, ma pauvre Lise,

On a bien l'temps!

Jean-Louis, l'fait est notoire,

Tu bois plus qu'il ne convient,

Et si tu veux bien me croire

« Signe » pour le mois qui vient...

— Bah! jamais je ne me grise

Comme font tant d'autres gens:

On a l'temps, ma pauvre Lise,

On a bien l'temps!

Jean-Louis, et ta sèance

De Municipalité...

On veut te marquer l'absence!

N'as-tu pas tout mazeté?...
— Le syndic est à la mise,

Il en aura pour longtemps:

On a l'temps, ma pauvre Lise,

On a bien l'temps!

E.-C. THOU.

Le rappel — Un courtier d'annonces faisait l'article à un commerçant, pour un ordre.

— A quoi bon, objectait ce dernier, ma maison est ancienne et suffisamment connue

— Hé, monsieur, le bon Dieu, lui aussi, est ancien et bien connu. Et pourtant il faut encore sonner de temps en temps les cloches pour le rappeler au souvenir des fidèles.

SILHOUETTE

CHATEAU D'EX.

O N n'a jamais su l'âge de Jérôme, peut être le sait-il à peine lui-même... Usé aux travaux des champs, il va, tout voté, rapproché déjà de la terre, cette amie nourricière qu'il a tant soignée, qu'il soigne encore et en laquelle, un jour, il dormira.

Jérôme a le crâne bombé, la tête un peu simiesque. Son poil d'une indéfinissable nuance moitié brun, moitié flasse, s'érige à l'aventure au-dessus d'un masque étrange. Le front court a l'air d'être pressé et de fuir. Il est coupé de sourcils indéfinissables, eux aussi, embroussaillés et durs, présume-t-on, comme des brosses à dents. Enfoncé dans leurs orbites, les yeux gris, ternes, têtus, avides, s'allument parfois prodigieusement à la vue de quelque belle fille ou à l'ouïe d'une bonne récolte. Et cette lueur fugace qui passe, c'est l'indestructible étincelle de vie qui doit surgir de profondeurs insoupçonnées, monter presque intacte de ce refuge intime où nous logeons tous notre droit à la joie. Jérôme a les pommettes saillantes, le teint terreux, brûlé, ridé, desséché. Sa bouche surmontée de quelque brin de moustache hirsute a un pli satanique, un sourire madré où des siècles de ruse paysanne ont imprimé leur marque. Son menton volontaire s'étonne sans doute d'une fossette de chérubin qui y fait son nid. Les bras de Jérôme semblent très longs à cause du dos courbé; les mains disent leur labeur; les jambes cagneuses ont le pas lourd.

*

Jérôme est un grand laborieux. Il va, il peine. Le labeur, il ne connaît que cela, mais comme il vieillit ce sont les autres, les compagnons plus alertes qui font les besognes difficiles. On l'aime bien, Jérôme, tout en s'en rendant à peine compte! Il y a si longtemps qu'il fait partie du fermage! On le considère comme un vieux meuble amoindri de choes et d'années, réparé de ci, de là, un meuble sur lequel on n'ose plus poser de choses lourdes pour ne pas l'ébranler, mais auquel on tient pour ce qu'il a vu et passé.

Jérôme a des égards pour la patronne, dont il gronde volontiers les fils, subissant à regret leurs niches gaminées. Il adore les bêtes, sa fierté

est à son comble quand on lui confie le troupeau pour traverser le village. Il sait les soins à donner à la terre et pratique un utilitarisme tout à fait américain. Son indignation ne connaît pas de bornes lorsqu'il critique le bourgeois qui perd du terrain pour y faire croître des fleurs. Des fleurs? Sacrilège! Qu'en aura-t-on en hiver? N'est ce pas autre chose que de voir s'aligner des têtes de choux et des poireaux? Les fleurs? Il ne descend pas jusqu'à elles. C'est bon pour une fille en promenade d'en cueillir une brassée...

Jérôme aime à donner des conseils. Il exige une certaine déférence de la part de ses auditeurs. Il se moque très fort des gens de la ville et se vêt, — lui qui possède une malle pleine de vêtements, — comme un chenapan.

Un malle pleine de vêtements? Oui. Il en a cependant perdu la clef et, heureux de sa trouvaille d'économie, il préfère ne pas la faire ouvrir afin d'avoir des « réserves ».

La partie la plus sentimentale de sa vie actuelle trouve un épanchement auprès des chats. Il a, avec eux, des gestes d'une douceur toute féminine, et toute féline.

Il les caresse, les choie, les nourrit et parfois se penche très près de l'un d'eux pour le baiser...

On pense dans son village et dans les environs, que Jérôme est un type. ANNETTE SCHULER.

Médecine confessionnelle.

C HACUN sait, disait le célèbre docteur lausannois, Matthias Mayor, que les populations qui se nourrissent de lait, de beurre et de fromage, sont plus difficiles à purger que celles qui vivent de fruits et de végétaux.

Ainsi, ne fûmes-nous point surpris de la réflexion suivante d'un villageois, que nous examinâmes un jour au Conseil de santé.

A cette question, « que donneriez-vous à un adulte, pour l'évacuer? » il répondit assez juste. Mais se reprenant, aussitôt et malgré notre air de satisfaction : — « il en faudrait, dit-il, au moins le double pour un papiste! »

C'est qu'il habitait tout près de quelques villages fribourgeois, où l'on se nourrit surtout des produits du lait, et que, dans ces localités-là, on professe la religion catholique.

L'idée de rendre Rome et le Pape responsables du nombre plus ou moins considérable de selles produites par un médicament quelconque; cette idée était trop cocasse pour ne pas dérider le front de notre sévère et grave aréopage.

HISTOIRE PALPITANTE

E T puisque la bise et la froidure, se parant insolentement, depuis lundi, de l'étiquette du printemps, nous refoulent au sein de nos demeures et nous ramènent au coin du feu, allons demander des consolations à notre bibliothèque.

Connaissez-vous les *Impressions de voyages*, d'Alexandre Dumas (Calmann Lévy, éditeur, Paris)? Sous la rubrique « Suisse », l'auteur fait, sur notre pays, foule de remarques très curieuses, intéressantes à connaître, bien qu'elles nous fassent parfois sourire. Dumas, comme la plupart des Français de son temps, ne se faisait pas souci d'exactitude quand il parlait de l'étranger. C'est ainsi qu'à l'égal de beaucoup de ses compatriotes il place le Mont-Blanc en Suisse.

Qu'importe, après tout, ce n'est pas à nous de protester. Acceptons le cadeau, il en vaut la peine. Or, à propos du Mont-Blanc, il y a dans les impressions de Dumas une page savoureuse et palpitante au plus haut point.

Du moins c'est mon avis; si ce n'est pas le vôtre. C'est en vain sûrement que je ferai l'apôtre. Et voudrais vous prêcher...